

Anthropologie et Sociétés



L'analyse marxiste et les chasseurs-cueilleurs : commentaire sur un article d'Asen Balikci

Pierre Beaucage

Volume 5, numéro 1, 1981

Les sociétés de pêcheurs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006019ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006019ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaucage, P. (1981). L'analyse marxiste et les chasseurs-cueilleurs : commentaire sur un article d'Asen Balikci. *Anthropologie et Sociétés*, 5(1), 246–249. <https://doi.org/10.7202/006019ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1981

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

L'analyse marxiste et les chasseurs-cueilleurs : commentaire sur un article d'Asen Balikci

Balikci (Vol. 4, no 3, 1980), dans un texte publié dans ces pages, fait état d'une déception. Insatisfait des thèses écologistes qui ne tiennent pas compte des contradictions rencontrées chez les chasseurs-cueilleurs, il est allé explorer chez les marxistes, eux qui justement font profession d'étudier les contradictions. Peine perdue ! Des trois auteurs consultés, le premier (moi-même) présente un modèle dont la « valeur heuristique » est douteuse « en raison même de sa généralité » ; chez le second (Godelier), « tout ce qu'il y a de nouveau, c'est le vocabulaire marxiste » ; le troisième (Legros) débouche sur un « empirisme vague ». Finalement, il pense avoir trouvé son salut dans le sociobiologisme : l'hostilité chez les chasseurs-cueilleurs serait due à l'existence d'une contradiction entre le « pecking order » ou hiérarchie psychobiologique et l'égalitarisme imposé par la culture.

Ayant déjà formulé ailleurs des commentaires sur Godelier (Beaucage 1976: 402; 1979: 176 suiv.) et Legros (Beaucage 1980) je m'en tiendrai ici à la critique qui m'est faite.

Je suis d'accord avec Balikci sur un point. Mais ce n'est surtout pas sa propre thèse : son sociobiologisme est un véritable réductionnisme. Ce avec quoi je suis d'accord est seulement ceci : ma caractérisation du facteur que je considère crucial pour le développement des inégalités chez les chasseurs-cueilleurs (l'« acuité de la contradiction avec la nature ») est beaucoup trop générale pour être utile lorsqu'il s'agit d'étudier des formations sociales concrètes.

Rappelons mon argumentation. En comparant entre elles quatre sociétés, il apparaît que les inégalités s'accroissent en même temps que le contrôle sur la nature est plus grand ; cela en raison de la technologie mais aussi des caractéristiques écologiques. Cela m'amène à conclure que la contradiction principale du mode de production communautaire prévalant chez les chasseurs-cueilleurs se situe au niveau des forces productives, c'est-à-dire des rapports entre les humains et le milieu ; ce que j'appelle alors assez maladroitement « contradiction externe ». Cette thèse appelle aujourd'hui deux rectifications.

En premier lieu, une élaboration théorique plus rigoureuse concernant la contradiction principale du mode de production communautaire me fait situer cette contradiction *entre* les forces productives et les rapports de production, et non plus à l'intérieur des premières et à la formuler ainsi : la solution progressive des contradictions avec la nature par le développement technologique entre en conflit, lorsqu'elle débouche sur l'agriculture et l'élevage, avec les rapports sociaux collectivistes et égalitaires, parce qu'elle favorise l'appropriation individuelle/familiale des moyens de production et du produit. Cette contradiction est d'ailleurs souvent perçue par les communautés elles-mêmes lors de la transition ; d'où un contrôle social de l'innovation (Lee 1980).

En second lieu — et c'est ce point que visait la critique de Balikci — mes recherches ultérieures m'ont permis de constater qu'on ne peut lier, aussi directement que le faisais alors, le développement des forces productives et celui des contradictions sociales et des inégalités. Même en s'en tenant à une aire relativement homogène (Amérique du sud), la situation concrète est complexe et oblige, d'une part, à analyser en ses composantes diverses la « contradiction avec la nature » et, d'autre part, à tenir compte de l'interaction avec les rapports de production. Est-il besoin de le préciser, ces recherches sont encore en cours et je me bornerai ici à indiquer certaines avenues qui me semblent prometteuses.

Par exemple, si on compare les Cuiva, les Nambikwara et les Guayaki, c'est chez les Guayaki que l'inégalité marquant les rapports sociaux semble la moins poussée : rien

n'évoque des relations de domination; ni entre les hommes et les femmes; ni entre personnes de même sexe (Clastres 1972 a et b; 1974). Par contre, chez les Cuiva et les Nambikwara, la domination masculine s'affirme de multiples manières et certains hommes occupent des positions dominantes (Arcand 1974; Lévi-Strauss 1958, 1962). Peut-on relier ces variations à des différences au niveau des forces productives, dans le sens de mon hypothèse de 1976 ?

Pour rendre opératoire le concept de « contradiction avec la nature », j'y ai distingué quatre dimensions : a) le rendement (R) de l'effort productif; b) la probabilité (S) de succès d'une activité de production; c) la qualité du produit obtenu (Q) en fonction des valeurs du groupe; d) la régularité (A) de l'approvisionnement durant le cycle annuel.

Les Cuiva se distinguent aisément des autres par le faible niveau de risque d'échec (S+) même en ce qui touche la chasse, de même que par l'impact quasi-nul du cycle des saisons sur la quantité et la qualité de la nourriture obtenue (Q+, A+). Le rendement de l'effort productif semble également plus élevé, bien que la différence soit moins nette entre les groupes : tous les trois se procurent une bonne partie de leur nourriture au cours même de leurs déplacements et semblent consacrer de bonnes périodes au repos (R±). En ce qui a trait tant au risque d'échec élevé qu'aux variations saisonnières, les Nambikwara semblent les plus mal partagés (S-, A-) : la savane qu'ils habitent est peu giboyeuse et la longue saison sèche vient presque à bout de toutes les plantes comestibles, obligeant la bande à un fractionnement extrême. Quant à l'horticulture saisonnière qu'ils pratiquent, loin d'engendrer l'abondance, elle vient simplement pallier à la pénurie qui risquerait d'être fatale. Enfin; même les plantes et les insectes les moins estimés apparaissent régulièrement au menu (Q±).

Quant aux Guayaki, bien que leur territoire soit mal pourvu de ressources végétales, la chasse, ainsi que la collecte des larves et du miel leur assurent un approvisionnement régulier tout au long de l'année (A+). Cela n'empêche pas un risque élevé d'échec au niveau des sorties quotidiennes des chasseurs (S-); d'où le rôle idéologique important de la « malchance » (*pané*).

Au terme de cette analyse, nous avons une image beaucoup plus précise de ce que représente « l'acuité de la contradiction avec la nature » pour chaque société, que l'on pourrait schématiser comme suit :

Cuiva :	P+	S+	Q+	A+
Guayaki :	P±	S-	Q+	A+
Nambikwara :	P±	S-	Q±	A-

Il apparaît également qu'il n'y a pas de corrélation entre le développement des inégalités et la réduction de la contradiction avec la nature : les Nambikwara, lesquels contrôlent le moins leur milieu, sont dotés de rapports sociaux aussi inégalitaires que les Cuiva !

C'est en considérant les unités de production au sein desquelles se déroule le procès de production social que le problème commence à se résoudre. Malgré des différences considérables, Nambikwara et Cuiva ont ceci en commun : l'unité de production effective n'est pas la bande mais la famille. Bien qu'une certaine redistribution existe au niveau du groupe plus large (dons de gibier aux beaux-parents, etc.), la subsistance de la maison repose essentiellement sur l'effort productif du couple, souvent impliqué dans un procès de travail mixte chasse-cueillette. Cette fragmentation économique de la bande s'accompagne d'un contrôle marqué de chaque homme sur la(les) femme(s) qui travaillent sous sa dépendance : épouse(s) ou filles. Il s'ensuit entre les hommes une concurrence pour les femmes et l'on voit coexister célibat masculin et polygynie des chefs. Chez les Guayaki, au contraire, l'imprédictibilité des résultats de la chasse et l'interdiction for-

melle, pour un chasseur, de consommer son propre gibier sous peine de *pané* font que la bande est l'unité effective de production-consommation malgré la forme individuelle que prend le procès de travail.

Ce qui ressort, je l'espère, de ce bref survol, c'est la complexité des rapports entre forces productives et rapports de production, dont il nous faut tenir compte si on veut éviter un réductionisme mécaniste. La dépendance quasi-exclusive des Guayaki de la chasse pour leur subsistance les *oblige* à une circulation large de la nourriture et *limite* l'importance sociale du couple et le contrôle qu'un homme peut avoir sur une femme. Tandis que chez les Nambikwara, malgré l'inexistence de tout excédent régulier et donc l'impossibilité pour quiconque de se soustraire à la production, la nature de l'unité de production entraîne des structures hiérarchiques similaires à celles des « opulents » Cuiva.

Ces remarques sont nécessairement sommaires. Mais elles permettent tout de même de voir que la clef de phénomènes tels la concurrence et les hiérarchies entre producteurs qui intéressent Balikci est donnée par une étude rigoureuse et précise des conditions d'existence des diverses sociétés humaines et non par le postulat d'un « pecking order » biologique qui n'explique rien.

RÉFÉRENCES

ARCAND B.

- 1974 *Cuiva food production : A case of affluence among South American Hunters and gatherers*. Manuscrit.

BALIKCI A.

- 1980 « Les contradictions au sein des bandes de chasseurs-cueilleurs », *Anthropologie et Sociétés* 4 (3): 75-83.

BEAUCAGE P.

- 1976 « Enfer ou paradis perdu : les sociétés de chasseurs-cueilleurs », *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* 13 (4): 397-412.
- 1979 « Tendances actuelles de l'anthropologie économique », in *Perspectives anthropologiques* (L.J. Dorais, éd.), Montréal: Éditions du Renouveau Pédagogique, pp. 157-189.
- 1979 « Compte-rendu de l'article de D. Legros : Instrumentalismes contradictoires de la logique des idéologies dans une formation sociale inuit aborigène », in *Études/Inuit/Studies*, 3 (1): 149-151.

CLASTRES P.

- 1972a *Chronique des Indiens guayaki*. Paris: Plon.
- 1972b « The Guayaki », in *Hunters and Gatherers Today*, (M.G. Bicchieri, éd.), New York, Holt, Rinehart and Winston, pp. 138-173.
- 1974 *La société contre l'État*. Paris: Éditions de Minuit.

LEE R.

- 1980 « Existe-t-il un mode de production 'fourrageur' ?, *Anthropologie et Sociétés* 4 (3): 59-74.

LÉVI-STRAUSS C.

1958 *La vie familiale et sociale des Indiens nambikwara*. Paris: Institut d'Ethnologie.

1962 *Tristes tropiques*. Paris: Plon.

Pierre Beaucage
Université de Montréal

À propos du dernier article de D. Turner

L'article publié par D. Turner dans le dernier numéro de ce journal (4, 3: 3-27) m'a laissé quelque peu perplexe. Je me demande encore en quoi cette lecture peut nous faire progresser dans la compréhension des sociétés australiennes. Prenons par exemple une question qui se pose à quiconque s'intéresse aux chasseurs-cueilleurs : pourquoi les Australiens ont-ils des clans, pourquoi l'unilinéarisme est-il tellement prédominant dans leur organisation sociale et dans leur idéologie, et pourquoi en va-t-il différemment chez d'autres peuples chasseurs-cueilleurs comme les Cris par exemple ? À cette question, Turner (p. 11) répond : « À mon avis, le choix d'un arrangement ou l'autre est purement arbitraire ... » Les mots « choix » et « arbitraire » sont certainement importants dans la pensée de Turner, puisqu'ils reviennent à la fin du même paragraphe (« un choix par ailleurs arbitraire »). Cette réponse, si c'en est une, me semble plutôt de nature à évacuer le problème. Peut-être, selon Turner, les sociétés sont-elles des entités dotées de libre arbitre qui *choisissent arbitrairement* entre deux solutions idéales possibles : une telle optique procède d'un idéalisme assez désuet. Peut-être, l'organisation sociale des Australiens résulterait-elle d'un pareil choix; celle des Cris résulterait d'un autre. En tout cas, Turner a choisi ce type d'explication : laissez-moi espérer qu'on peut en choisir un autre.

Un des aspects les plus étonnants de l'article du Turner est certainement la facilité déconcertante avec laquelle les démonstrations sont présentées, en laissant de côté des objections évidentes et les travaux classiques qui vont à l'encontre de la thèse défendue. Turner écrit (p. 5) : « En examinant de près la situation des types classiques d'organisation en Australie (figure 2), on constate qu'il n'existe aucune corrélation entre la forme d'organisation adoptée et son contexte écologique ou démographique ». Je dirais qu'on ne « constate » aucune corrélation *évidente*, mais quiconque connaît un tant soit peu les statistiques et parle de corrélation entre deux phénomènes dans un sens rigoureux sait qu'une corrélation n'est pas toujours évidente, et que de toutes façons elle ne peut être établie ou démentie avec quelques cas cités en exemple. Il y a en Australie plus de 500 groupes, aussi lorsque j'examine, même « de près », les 6 exemples de la figure 2, je ne « constate » rien du tout. Tout au plus voit-on qu'il n'y a pas de correspondance stricte entre un ordre de phénomène et un autre, ce qui est banal en sciences humaines. Si on cherche une corrélation, il faut travailler sur un échantillon plus grand. Précisément, Yengoyan (1968) a déjà tenté un travail en ce sens, et il a fait apparaître une corrélation entre aridité et nombre de classes matrimoniales. Alors, je reste perplexe, je ne dis pas que le travail de Yengoyan ne puisse être critiqué : on peut ajouter des données, on peut contester les critères retenus, etc. Mais ce qui est impossible c'est de passer sous silence ce travail, ou de penser le réfuter en quelques mots. Ce qui étonne également dans les formulations de Turner c'est leur assurance : « on constate... », « l'étude ... n'a pas suffi à révéler la moindre corrélation ... ». Il est sûr que Turner n'a pas trouvé